

Pourquoi faisons-nous du sport ?

■ Pour le philosophe Jean-Luc Marion, le sport dépasse le spectacle : il est une expérience intime du corps, un dépassement de soi et une forme paradoxale de communauté.

Entretien Thierry Boute

Les passionnés de sport ne courent pas les couloirs de l'Académie française. Excepté quand un philosophe, spécialisé en phénoménologie et en religion, s'avère être un ancien coureur de demi-fond. Le mariage est étonnant et passionnant. Dans *La Raison du sport*, Jean-Luc Marion explore le sport comme expérience humaine qui dépasse la simple rationalité (performance, calcul, technique) pour toucher à l'engagement du corps, la gratuité du geste et la création de communautés. Celles et ceux qui "ont fait" le Ventoux, le marathon de Namur ou le trail de La Bouillonnante savent pourquoi.

Vous écrivez que le sport est devenu un monde à part entière avec son temps, ses rites, sa contre actualité. Est-ce ce qui intéresse le philosophe ?

Le sport est plus que ce qu'on en voit. Derrière sa spectacularisation, ce phénomène social global est devenu une deuxième actualité du monde. Ainsi le sport est réglé sur son calendrier annuel avec un rythme quasi liturgique. Il y a des saisons pour telle épreuve, tel sport, avec des sommets – des grands monuments – comme les Jeux olympiques, les Coupes du monde ou les Coupes d'Europe. Et l'humeur publique est autant gouvernée par les grands succès ou les grandes défaites sportives que par l'actualité économique ou politique.

Le titre de votre livre est "La Raison du sport". Pourquoi pratique-t-on un sport ?

Il y a deux types de sport et deux types de "pratiquants". Il y a le spectateur, lié – tout en étant séparé – du joueur d'élite. Ce qu'il vit apparaît davantage sur les écrans et dans la presse. Et puis il y a l'amateur voire le "vieux" sportif. Il court – c'est souvent la course à pied – à son rythme, avec un bel équipement et un mauvais entraînement, et va s'échiner à terminer, par exemple, un marathon. Pourquoi ? Pas pour la performance qu'il est bien incapable d'élever à un niveau raisonnable. Pas pour conquérir l'estime de ses proches. Le coureur de masse court pour faire une expérience de soi.

Expliquez-nous cette "expérience de soi", quasi unique, selon vous.

Il y a une différence entre le corps

physique et la chair. Le corps physique, c'est ce que nous n'éprouvons pas. Quand nous sommes en bonne santé, notre corps est pour ainsi dire absent. Dans la vie courante, nous sommes dualistes, notre corps est une machine qui nous obéit et ne nous affecte pas. Lorsque nous commençons à courir, notre corps se transforme. Il devient ce que, en phénoménologie, Husserl appelle la chair. La chair, c'est le moment où le corps ne fait plus qu'un avec l'esprit. Souffrance, plaisir, sentiment de soi, excitation où je ne peux pas distinguer la peine du plaisir, jouissance de soi dans le dépassement... : cet état-là, même le pratiquant "nul" peut parfois l'éprouver. C'est pour ça qu'il fait du sport.

Le sport fait accéder à un autre rapport à soi où, entre l'esprit et la machine corporelle, il n'y a plus de différence. Cette expérience fondamentale du "je" existe dans quelques autres circonstances. Involontairement dans l'expérience de la maladie et de la souffrance. Dans l'expérience érotique, mais c'est dépendant de quelqu'un d'autre. Et dans une expérience spirituelle, comme la prière. Mais le sport reste le cas accessible à tous, de ce que j'appelle "l'épreuve volontaire de la chair". "*On va se faire mal*", comme on dit en sport. Et en se faisant mal, on se fait du bien parce qu'on s'éprouve soi-même, réuni avec soi-même. C'est le fondement du sport, beaucoup plus que le spectacle. Ça ne se voit pas, ça se fait, ça s'éprouve, ça se veut.

C'est quoi, l'"état de grâce" du sportif ?

Quand vous commencez à pratiquer le sport en compétition, vous gardez longtemps une performance propre. Et même si vous vous entraînez obscurément et avec obstination, ce record personnel est devenu une limite, transformé en un mur inaccessible. Et puis un jour, pas nécessairement prévu, d'un seul coup, vous ne sentez plus ce qui vous retient. Et dans un état second, que les sportifs appellent l'état de grâce, vous battez votre record personnel, vous devenez un autre. Vous avez transformé l'impossible en possible. Vous ne savez même pas comment vous avez fait. Cette expérience, fondatrice, ne fera pas de vous un champion olympique. Mais le plus important est d'être plus fort que soi-même, d'avoir dépassé sa limite. Ça m'est arrivé et ça arrive à tous les pratiquants : c'est la récom-

pense que je n'étais pas limité. Cette expérience de franchir la limite de l'impossible est constitutive du sport, et est la raison pour laquelle à la fois les grands champions sont de grands champions, et que même les amateurs peuvent devenir des compétiteurs sérieux. Compétition contre l'impossible : chacun a son impossible, et celui qui a franchi son impossible dans ce domaine limité qu'est l'exercice physique, il retient la leçon pour d'autres domaines.

Vous allez plus loin, parce qu'à partir de là, ça peut devenir rencontre, faire communauté, faire communion.

Oui, il y a un autre paradoxe. Selon l'une des devises du mouvement olympique "*plus vite, plus fort, plus haut*", le sport ne connaît qu'un seul vainqueur. Le second est le premier de ceux qui n'ont pas gagné. Seul le premier a sa place, il n'y a pas de communauté.

Il existe une autre devise contradictoire : "*l'important est de participer*". Pourquoi participer est si important ? Prenons le cas d'une course à pied ou à vélo. Quand vous êtes dans une échappée, tous les participants de l'échappée comptent. Prendre des relais, s'entendre pour s'abriter du vent, pour maintenir le rythme, pour se tirer les uns les autres est une expérience de communauté. Votre rival est aussi votre meilleur allié, sauf dans la dernière ligne droite. Et là se crée une étrange communauté où chacun, en étant aidé par les autres, devient meilleur que lui-même, et peut donc aider les autres à devenir meilleurs qu'eux-mêmes pendant un certain temps. C'est le phénomène de l'équipe. Dans les sports collectifs, les équipes gagnantes sont les plus cohérentes et sont celles qui sont entraînées, tirées, par un joueur exceptionnel. Voilà qui éclaire la contradiction de ces deux mots d'ordre olympique. Pierre de Coubertin et ses successeurs ont bien compris la nécessité d'ajouter la dimension de solidarité dans l'effort et dans la compétition pour rendre compte de la totalité du phénomène sportif.

Vous écrivez que le cyclisme devra changer sa stratégie, sauf à mourir d'ennui. Pourquoi ?

C'est évident. Le cyclisme est devenu ultra-professionnalisé : équipes de marque, gros financements et sponsors qui veulent du retour sur investissements. Les coureurs seconds qui



JF PAGA

Le philosophe Jean-Luc Marion est aussi un ancien coureur de demi-fond.